








FONDATION NATIONALE



Emile BOUTMY

LES CONDITIONS DÉMOGRAPHIQUES

DE LA NATIONALITÉ

AUX ÉTATS-UNIS.

Une nation, une patrie, un Etat se forment par une opération très complexe qu'il faut décomposer pour la comprendre. Il y a quelque artifice, mais il y a nécessité à distinguer et détacher d'abord les différentes causes, à se les représenter isolément et sucessivement agissantes, sauf à les reprendre dans un tableau d'ensemble, afin de rendre sensible le jeu naturel et simultané des forces qui concourent à cette création d'une vie et d'une conscience spéciales.

Avant même la *nation*, il y a la *société*, le simple assemblage des molécules humaines. La formation du lien social, dépend dans une grande mesure des conditions *démographiques* ; j'entends par là les circonstances qui agissent sur l'accroissement, les mouvements et la mode du groupement de la population. Aux Etats-Unis, ces circonstances sont très particulières, elles ont varié d'époque en époque. Notre premier soin, doit être de les décrire avec exactitude et de les interpréter avec précaution.

I

Parmi les conditions essentielles qui concourent à former une société et à dégager l'idée de nation, il y en a une qui

est toute de fait et pour ainsi dire *matérielle* : c'est l'existence d'une population stable, qui ne reçoit pas dans un temps donné trop d'éléments de toute origine et lents à se fondre, qui ne perd pas trop, dans le même temps, de ses éléments anciens et assimilés. Et cette condition est liée à une autre non moins essentielle, qui est l'*occupation effective d'un territoire défini*. Par occupation effective, j'entends que le territoire est couvert d'établissements assez serrés pour qu'il n'y ait guère de place vide à y prendre. Par territoire défini, j'entends, qu'il n'y a pas, à la suite et en prolongement de la région occupée, d'autres régions inappropriées, libres et ouvertes. Le premier effet de cet état de choses est que l'immigration cesse d'être fortement sollicitée, qu'elle se ralentit ou s'arrête ; que, d'autre part, les habitants une fois fixés ne sont pas tentés par la facilité de changer d'établissement, et de fait n'en changent point. Les conséquences ultérieures sont que les générations peuvent en paix et longuement s'unir au sol, des cadres sociaux permanents se former, les hommes ainsi encadrés s'accommoder, puis s'attacher les uns aux autres, les différences originelles s'effacer entre eux par degrés, et sur toute la population s'étendre l'homogénéité relative d'un seul et même peuple.

Sans un territoire défini, ce que j'appellerai la conscience géographique d'un peuple, soutien nécessaire d'une autre conscience plus haute, peut difficilement se former et se fixer. C'est pour cette raison que l'Angleterre, avec ses frontières nettement délimitées par la mer, a été la première en Europe, au sortir du moyen âge, à se concevoir comme une nation. L'Espagne, la France, placées dans des conditions un peu moins favorables, ont été un peu plus tardives à se saisir. L'Allemagne, vague surface sans limites naturelles, sauf au sud, et longtemps sans autres voisins à l'est que des peuplades éparses et flottantes, n'a franchi ce stade que dans notre siècle. Il est probable que la forte constitu-

tion de la Pologne, de Varsovie à Dantzig, au XVe siècle, a été l'une des causes qui ont donné de l'avenir à la Prusse encore à naître, en coupant l'Allemagne du Nord du désert russe, où s'était répandue jusqu'alors la colonisation germanique, et en la rabattant sur elle-même. Si la Russie enfin est restée dans une sorte d'état inorganique, si elle est encore aujourd'hui moins un peuple qu'une race — l'agent du panslavisme — ; si elle donne plus souvent l'impression d'une horde sous un chef religieux, encore capable d'une croisade contre l'occident, que d'une nation assise sous un chef civil, cela tient en partie sans doute à ce que l'immensité ouverte de l'Asie, l'invitant à l'expansion perpétuelle, l'empêche de rentrer en soi et de se concentrer. La facilité indéfinie de s'étendre a pour effet de maintenir en quelque sorte un peuple à l'âge de la croissance et de retarder l'âge adulte, caractérisé par une conception bien dégagée de l'Etat, qui n'est pas sans ressemblance avec la formation d'une personnalité réfléchie. L'individualité d'une nation comme d'un homme ne se révèle à elle-même en sa plénitude que par la rencontre d'une *limite* ou par le choc d'une autre individualité.

Les Etats-Unis ont été de tout temps dans une position comparable à celle de la Russie. Ne remontons pas plus haut que la guerre de l'Indépendance, Les colons sont alors au nombre de 2,750,000 (Mc'Master, 9, 10, 11) disséminés le long de l'Océan sur une bande large de 255 milles en moyenne et longue de 14 à 15 degrés : c'est un peu plus que la superficie de la France. Ils sont aujourd'hui 22,000,000 dans le même espace, et ils y laissent encore plus d'un vide. Vers 1870 la Virginie, la plus peuplée des colonies du sud, n'a pas plus d'un dixième de son sol occupé ; le nord de la colonie de New-York est presque entièrement désert, et cette région est une partie de ce qu'on appelle alors le Far West. Outre les énormes espaces inhabités de la zone côtière, les colons disposent au delà des monts Alpalaches

de vastes territoires où ils ne se répandent pas encore. Le Massachusetts, le Connecticut, New-York, la Virginie, les deux Carolines, la Géorgie, sont concessionnaires de bandes qui s'étendent très avant dans l'intérieur parallèlement aux degrés de lattitude : tout cela, terres vacantes et à prendre, parc de chasse d'une poignée d'Indiens qu'on dépouille selon l'occasion et le besoin.

En 1790, époque du premier recensement, il n'y aura pas plus de cinq pour cent des habitants déclarés qui résident à l'ouest des des Alleghanys, et la carte indiquant la densité de la population en 1800 est la première qui où voit, au delà de cette ligne, une tache légèrement foncée, tache unique, qui s'étale sur l'emplacement du Kentucky actuel.

Vingt ans après que les pionniers ont commencé à pénétrer dans ce premier Far West et à l'occuper — c'est vers 1783 — la frontière commence à fuir en quelque sorte devant eux. En 1803, l'annexion de la Louisiane étend leur titre à tout le bassin du Mississipi ; puis de décade en décade pour ainsi dire, par conquête ou par achat, d'autres annexions reculent successivement les limites du sol national : c'est la Floride en 1819, le Texas en 1845 et 1850, les provinces mexicaines en 1848 et 1858, l'Alaska en 1858, le tout à peine habité ou même désert. Le territoire embrassera en 1860 toute l'épaisseur du continent. Même aujourd'hui le champ d'expension est encore pratiquement indéfini.

L'aspiration et comme la succion produite par ces vides immenses, qui s'espacent en prolongement l'un de l'autre, voilà donc une première condition. Celle-ci en entraîne une seconde, l'extrême mobilité des molécules humaines. Dans ces immenses espaces et avec tant de lacunes entre eux, que de facilités aux hommes pour se déplacer, et quelle tentation de changer de lieu tant qu'ils ne sont pas satisfaits ou dès qu'ils ne essentent plus à l'aise ! L'immigration et la colonisation à l'intérieur, qui ont commencé avec la première occupation, n'ont jamais été interrompues et se

poursuivent encore de nos jours ; l'espace ne leur a pas un instant fait défaut. On pressent avec quelles conséquences pour l'individu et le corps social.

Essayons de constater par des témoignages et de mesurer par des chiffres cette mobilité de la population. Ici intervient une circonstance qui ne se rencontre pas en Russie. Les Etats-Unis ont une côte de plus de 400 lieues de long, regardant l'Europe et très riche en bons ports, au moins dans sa moitié septentrionale. Sur cet immense quai de débarquement, des vaisseaux déversent sans relâche des hommes de races, de langues, de religion différentes. Avant 1820 il n'y a pas de statistique générale digne de foi déterminant l'importance de ces apports. A en juger par quelques chiffres — les 13,000 Allemands du Palatinat, arrivés dans un laps de trois ans, les 5,000 Irlandais que Philadelphie reçoit dans la seule année de 1729, etc., — on est induit à supposer que l'immigration était intermittente, mais au total assez considérable relativement à la population native, un peu moins, toutefois qu'elle l'est redevenue depuis 40 ans, après avoir sensiblement baissé dans l'intervalle. La plupart des immigrants d'alors ne restent pas au lieu où ils ont pris terre ; ils se répandent, se dispersent, changent de résidence et s'arrêtent seulement quand ils ont trouvé le bien-être. Quelques noyaux ethniques homogènes, formés à l'origine, subsistent assez longtemps, peu à peu entourés, battus par le flot, enfin submergés : Suédois en Delaware, Hollandais à New-York, Huguenots dans les Carolines, Ecossais et Irlandais de l'Ulster dans la Virginie de l'Ouest, Allemands en Pensylvanie, où ils occupent fortement la place, Anglais partout. Les noyaux religieux sont encore plus stables. Toutefois les catholiques sont assez vite débordés en Maryland ; les anglicans finissent par l'être en Virginie. Seuls les indépendants continuent à dominer décidément dans la Nouvelle-Angleterre. Ailleurs il y a mouvement incessant, délaiement plutôt encore que mélange.

Parmi ces éléments disparates, chez ces hommes dont leur exode avait fait de simples individus, comparables pour la plupart à des cellules que les corps des peuples européens auraient détachées de soi et éliminées une à une, comment une conscience commune aurait-elle pu rapidement se dégager ? Il y avait dans chaque région donnée trop d'hommes nouveaux venus et comme étonnés sous un ciel étranger, trop d'hommes encore tournés de cœur et d'esprit vers l'Europe quittée d'hier, trop d'hommes enfin qui ne faisaient là qu'une station, une première halte pour se reconnaître avant de pousser plus loin. Ils ne pouvaient si vite ou pour si peu de temps se fixer au sol, s'attacher les uns aux autres. La maxime : *Ubi bene, ibi patria,* qui les avait amenés sur ces rivages, restait encore trop présente à leur esprit ; elle était d'une mise en application trop facile en présence de toutes ces richesses sans maître qui s'espaçaient à l'infini. Disséminés et mobiles dans la masse plus stable des plus anciens colons, ils l'empêchaient plus ou moins de se prendre en nation.

Cependant vers le milieu du XVIII[e] siècle, deux sociétés d'une densité et d'une cohésion plus apparentes se sont formées au nord-est et au sud, en Massachusetts et en Virginie. C'est qu'en Virginie la caste aristocratique des planteurs, en Massachusetts la forte organisation des églises congrégationnalistes, qui ne font qu'un avec l'État, ont encadré les hommes, les ont serrés davantage les uns contre les autres et commencent à les mouler en nations. Mais regardons de plus près ces deux masses ; de chacune d'elles, des molécules et des fragments se détachent sans relâche comme de corps encore friables jetés dans un courant et livrés à la rude impétuosité des eaux.

La Vigirnie envoie des colons dans tout le sud. Les Virginiens, les Nord-Caroliniens peuplent les bords de l'Ohio et du Tennessee. Mais les essaims les plus nombreux et les plus rayonnants partent du nord. Les gens de la Nouvelle-Angleterre ne cessent pas d'affluer dans les provinces de l'ouest

et du sud : il les colonisent de leurs personnes et de leurs capitaux. Dès la fin dn XVII[e] siècle, on les trouve à New-York, où ils sont très vite assez nombreux pour faire substituer l'anglais au français, comme l'une des langues officielles. On les voit former des noyaux de population dans les Jerseys, dans les Carolines, occuper le district de Wyoming à l'extrémité ouest de la Pensylvanie. Ils ne vont pas seuls, ils se font suivre ; ils entraînent des gens de toute provenance ; mais ce sont eux qui mènent tont avec une fougue incroyable. Pendant les dix dernières années du XVIII[e] siècle, on observera que l'augmentation de la population en Nouvelle-Angleterre est presque enrayée par les pertes que cause cet exode ; les gouvernements s'en alarment (1). En 1783, quand les colons se lancent avec une sorte de *furia* dans les espaces à l'ouest des Apalaches, ce sont encore les Yankees qu'on distingue à la tête du mouvement. Ils sont les fondateurs de la Compagnie de l'Ohio, dont tous les membres devaient statutairement être citoyens du Masschusetts. Ils montrent bien par là ce qu'ils sont. Rien qui ressemble ici à la consistance d'un État, à la fixité et à la riche unité d'une nation ; ils font penser tantôt à l'ardeur mouvante d'une horde prolifique qui jette son trop plein, tantôt à la sèche homogénéité d'une secte formée par une stricte discipline ecclésiastique, parfois à la brutalité concienciense d'un ordre religieux militaire qui acquiert des territoires pour lui en même temps que des âmes pour Dieu, le plus souvent enfin, à cet énergique esprit d'entreprise et à cette mobilité des personnes et des capitaux, qui distingue une association de marchands et de spéculateurs. Les Norwé-

(1) Tandis que la population de la Georgie double, que celle du Tennessee et du Kentucky triple, que celle de la Caroline du Sud augmente de 40 p. 0/0, le Massachusetts ne s'accroît que de 16 p. 0/0, le Connecticut que de 5 1/2 p. 0/0. Rhode Island ne gagne pas mille habitants en addition à ses 69.000. (Mc' Master, II, 576).

giens ou Danois essaimant de leurs fiords, les chevaliers teutoniques aux prises avec les Esthes, la Hanse et ses comptoirs, quelques chose de ces trois types se retrouve chez les Yankees, sans qu'aucun des trois épuise les caractères de ce groupe ethnique, où l'on ne saurait encore voir un peuple et une patrie.

Sous leur impulsion, les déplacements se font par grandes masses : en 1788, le fort Harmar voit passer 4,500 settlers en moins de cinq mois ; 10,000 traversent Marietta au cours de la même année. Les témoignages du temps nous montrent chaque pionnier échelonnant de distance en distance des habitations précaires qu'il abandonne bien vite dès qu'il se voit suivi et quand d'autres habitations s'élèvent près de la sienne. Il avance alors, poussant toujours plus profondément dans les solitudes. La distance dénoue plus ou moins les liens qui l'attachaient à la colonie mère et fait de lui une sorte d'*heimathlos*.

Après le commencement du siècle, l'immigration étrangère paraît se ralentir (1). Les lois des pays européens y sont contraires. Elle se concentre à New-York et à Baltimore, délaissant un peu le nord et presque complètement le sud. Celui-ci ne reçoit presque plus d'apport nouveau ; le travail servile en exclut décidément le travail libre, tandis que l'interruption de la traite en 1808 a tari l'autre grande source de son immigration. Les contingents diminués qu'envoie l'Europe profitent au nord, et surtout au centre et à l'ouest. Ce qui continue toutefois dans tout le pays, ce

(1) En 1790, 10,000 immigrants. En 1804 et 1805, 4,000. En 1790, 1800, 1810, le nombre des adultes recensés est beaucoup plus grand au nord et à l'est que dans le sud; cela indique bien la direction que suit dès lors le courant de l'immigration (Seybert, *Annales statistiques des États-Unis*, 1820). De 1780 à 1820 l'immigration ne paraît pas dépasser 250,000. De 1820 à 1830 les nombres varient entre 10 à 12,000 par an (en moyenne 14,000). Voir Mayo Smith, *Emigration and immigration*, 1891.

sont les déplacements intérieurs, et ils se font au detriment de la densité, qui gagne à peine plus qu'elle ne perd De 1790 à 1840, en un demi-siècle, elle n'augmente en moyenne que de trois au kilomètre carré (1). Le déversoir ouvert à partir de 1803 par l'achat de la Louisiane, et incessamment élargi par de nouvelles annexions, attire insatiablement vers l'ouest les habitants de la zone côtière. Le sol vacant a été partagé en territoires qui se peuplent rapidement et deviennent des États. Le sud continue de répandre ses colons et ses nègres dans l'ouest méridional ; c'est une question de vie ou de mort pour lui de conquérir à l'esclavage les futurs États et de s'assurer leurs voix au Congrès. Les Yankees sont les colonisateurs en chef de tous les territoires voisins des lacs. La ligne où s'arrête leur progrès vers le sud peut être aisément tracée ; c'est celle où l'on cesse de rencontrer le cadre typique de l'administration locale en Nouvelle-Angleterre, le township, et où prévaut un autre cadre, le comté, introduit par les Kentuckiens qui ont pénétré par la frontière opposée.

Une grande partie de la population se déplaçait ainsi par un flux incessant ; elle glissait en quelque sorte comme un glacier sur sa moraine. Le travail d'une nationalité en formation est comparable à une lente agglomération ou plutôt à une cristallisation progessive dans un vase fermé, au fond d'une liqueur au repos. Les additions au contenu, comme les écoulements répétés au dehors, produisent une agitation de toute la masse qui fait circuler de nouvean toutes les molécules et rompt les adhérenees près de se former. L'instabilité de la population empêchait pour ainsi dire les éléments solides de gagner le fond et de s'y déposer.

De cette période (1800-1850), je citerai un seul fait, mais celui-là très significatif. En 1830, il y avait 36 membres du

(1) Voir le *Census* de 1880.

Congrès originaires du seul État de Connecticut. Cinq représentaient le Connecticut lui-même ; les 31 autres résidaient nécessairement dans d'autres États, puisque la résidence était partout une condition d'éligibilité ; ils avaient donc délaissé leur pays d'origine. Le fait fournit la preuve, le chiffre fournit la mesure de l'instabilité de la population.

La construction des chemins de fer, qui commence à cette même date, précipite le mouvement. Les lignes de paquebots établies à partir de 1837, fournissent régulièrement de la matière humaine. Entre 1820 et 1890, 15 millions de personnes, dont 7 millions et demi depuis 1870, viendront du dehors grossir la population native (1). L'arrivage annuel moyen est aujourd'hui de quatre à cinq cent mille (après avoir approché de 800,000), transportés par 885 steamers qui font un service régulier. On imagine aisément l'effet de désagrégation continue que produit cette masse déversée sans interruption sur le territoire. C'est comme un fleuve en crue constante, dont l'eau déborde et se répand selon les pentes rencontrées par son inertie. La pression des nouveaux arrivants sur les natifs produit un engorgement qui force les uns et les autres à se déplacer en partie. Les exodes par étapes, où l'homme semble fuir la société et abandonne ses établissements dès qu'il est rejoint, recommencent en se multipliant partout où les voies de fer facilitent les transports. Ils se poursuivent encore aujourd'hui dans le Far West et trop souvent c'est l'homme qu'on croyait fixé au sol qui laisse désert le foyer construit par un grand-père ou un bisaïeul. « L'Américain est un nomade », voilà le cri échappe à M. de Hübner en 1869.

De notre temps, les antiques fermes de toute une partie de la Nouvelle-Angleterre, sont quittées par les familles qui les avaient comme consacrées par plusieurs générations d'une vie grave, simple et forte. Les Franco-Canadiens, les

(1) Mayo Smith, *op. cit.*, p. 44.

Irlandais catholiques, gens contents de peu, comblent les lacunes créées dans la vieille société puritaine, en ébranlent le lien et la cohésion (1). Les premiers, leur pécule amassé, repassent volontiers la frontière en laissant derrière eux de nouveaux vides dans la masse sociale ; les autres se pressent dans les grandes villes (2).

La solidité relative qu'avaient montrée pendant la première moitié du siècle, plusieurs des sociétés provinciales dans les anciens États, s'est donc trouvée ébranlée plutôt que confirmée depuis quarante ans, tandis que dans les nouveaux États, le déplacement incessamment incessant de la population, appélée et comme aspirée par les États et les territoires voisins plus à l'ouest, empêche le patriotisme de trouver une base stable (3). Depuis trois ans par exemple, l'ouest du Kansas n'ayant eu presque aucune pluie, les pionniers ont été forcés de l'abandonner. Cette émigration a presque compensé l'immigration dans l'est de l'État, en sorte que la population totale a été moindre en 1890 qu'en 1889, en 1889 qu'en 1888. En 1889, le Michigan paraissait perdre une partie de ses habitants, attirés par le vide des

(1) V. les articles du prof. Shaler dans le *Popular Monthly*. En 1885, 27 p. 0/0 des habitants du Massachusetts sont nés à l'étranger, 30 p. 0/0 sont fils de parents Irlandais, plus de 50 p. 0/0 en tout sont fils de parents étrangers. V. Mayo Smith, *op. cit.*

(2) V. Mayo Smith, p. 445.

(3) Quelques chiffres rendront sensible le peu de racines de ces plantes humaines. Dans l'État de New-Yorck, sur 5,400,000 habitants (chiffre rond), il y en a plus de 1,500,000 venus de l'étranger ou des autres États, tandis que près de 1,200,000 nés dans le New-Yorck sont établis dans d'autres perties de l'Amérique. Dans l'Illinois, sur moins de 3,100,000 habitants, il y en a 1,370,000 qui sont ou étrangers ou natifs des autres États, tandis que plus de 550,000 nés dans l'Illinois l'ont quitté. Dans le Minnesota, l'élément arrivé du dehors, étranger ou américain, est de 480,000 sur 780,000, et en Californie de 540,000 sur 865,000.

deux Dakotas. Le Nevada s'est à moitié dépeuplé, depuis son admission à titre d'État.

En somme, dans tous les États occidentaux — presque une moitié de la grande République — les hommes sont encore des molécules flottantes, poussées en diverses sens par le besoin et les appétits. Elles ne sont point fixées sur un point déterminé du territoire ; elles ne se tiennent pas entre elles par leur attachement au même sol. Qui n'a pas de foyer ne saurait avoir une patrie. Chaque nationalité provinciale est ici comme une affaire nouvelle dont les titres ne sont pas encore classés, ce qui veut dire qu'ils ne sont pas aux mains de gens décider à les garder. Il est exposé à des baisses subites et onéreuses, résultat de réalisations volontaires ou de liquidations forcées.

Tout ce qui précède se résume et ressort dans un fait particulièrement significatif, c'est que le *centre de population* avance vers l'ouest d'une distance qui est en moyenne de 65 kilomètres par décades jusqu'en 1830 et qui monte à 93 kilomètres en moyenne pour chacune des cinq décades suivantes. Le centre de population est le point d'intersection de deux degrés géographiques, tels que, des deux côtés, en longitude comme en latitude, il y ait deux masses de population égales. Le parallèle que ce point détermine en longitude laisse donc à l'est chaque décade, outre la zone anciennement occupée de la côte et des ports, une zone supplémentaire égale d'abord au quart, plus récemment au tiers environ de la France ; et l'ensemble de ces deux zones, avec sa population agglomérée et ses grandes villes, ne fait que tout juste contrepoids à l'ouest et à son immense population de pionniers clairsemés. On mesure par là l'énormité et la vitesse du torrent, et en même temps la prodigieuse dispersion de ses eaux en gouttes et gouttelettes. La parallèle passait en 1880 par Cincinnati : elle est aujourd'hui un peu au delà. Elle représente ce que serait, à l'embouchure d'une rivière à delta de 450 lieues de large, la ligne extrême

de terre ferme, après laquelle commencent et se prolongent presqu'à l'infini des lagunes, des atterrissements entrecoupés, des îlots que le courant ronge après les avoir formés et grossis. Ni eau ni sol pour ainsi dire, jusqu'à ce que les canaux se rétrécissent, les intervalles se comblent, et qu'un continent compact s'ajoute à l'ancien. Voilà bien l'image de la population de l'ouest. Sous le pavillon d'une nationalité légale, il n'y a pas encore de nation, mais seulement des groupes qui se cherchent vaguement pour en former une.

Cette marche ininterrompue en avant, sème sur la route les pionniers et les établissements en sorte que dans la plus grande partie du territoire, les molécules humaines et les groupes sont extrêmement espacés. Densité suffisante, occupation effective, les deux formules sont synonymes. Où manque le fait qu'elles expriment manque aussi la première condition requise pour que la société s'organise fortement, pour qu'un peuple naisse.

En effet, des populations clairsemées — à moins qu'il n'y ait d'autres caractères pour contrebalancer celui-là (1) —

(1) La faible densité de la population n'a pas toujours empêché le sentiment national de naître. Ce n'est qu'une condition défavorable dont l'effet peut être contrebalancé par l'état politique et moral du pays. Il faut faire acception des temps et des lieux, tenir compte des circonstances. Une tradition commune et invétérée de liberté civile, j'entends ici les garanties de la *Common law* anglaise, une stricte discipline religieuse ou une organisation sociale fortement hiérarchisée suppléent plus ou moins à ce qui manque aux hommes en occasions de contact; elles produisent la cohésion malgré un certain éloignement des molécules. La première circonstance s'est rencontrée dès l'origine dans toutes les parties de l'Union, et l'efficacité n'en a faibli qu'à l'époque récente où le contingent anglo-saxon de l'immigration est tombé à l'état de minorité. Les deux autres circonstances ont fait la force de l'esprit public en Virginie et en Massachusetts depuis le XVII[e] siècle. L'insuffisance de la densité peut être aussi compensée ou corrigée par certaines conditions d'ordre

sont gauches et lentes à élaborer l'idée d'une nationalité et d'une patrie. De bonne heure elles constituent assez solidement de petites communautés locales. Mais longtemps les rapports sont rares et brefs entre les groupes trop espacés; les vues ont de la peine à s'échanger, les idées à se fondre, une opinion générale à se dégager et un commun esprit public à prendre corps. Les hommes n'ont que peu d'occasions de s'entretenir de leurs intérêts communs; l'intérêt individuel et les intérêts locaux gardent donc tout leur relief et demeurent les occupants les plus en vue des têtes humaines. Le reste ne sort qu'à la longue de l'ombre et du vague.

Les faits confirment ces présomptions. Nous avons montré que de 1790 à 1840, la densité moyenne n'avait augmenté que 3 p. 0/0. A considérer tout le siècle, la population croît encore sensiblement plus vite que le territoire ne s'étend. Celui-ci n'a fait que se tripler depuis, pendant que l'autre duodécuplait; néanmoins, en 1880, la densité moyenne sera seulement de 20 au kilomètre carré, approximativement 3 fois et demi moins que la densité de la population française actuelle, et ce chiffre tombe à 5 (14 fois moins), sur la moitié environ du territoire national.

La densité moyenne pour un territoire de cette étendue est insignifiante ou décevante. Il y a lieu de distinguer les époques et les régions. A la fin du dernier siècle, il n'y a

économique. Par exemple la facilité des communications matérielles et spirituelles réduit le degré de densité au-dessous duquel les hommes ne sont plus à bonne distance pour qu'une attraction continue et croissante s'exerce entre eux et qu'une conscience commune prenne naissance. La proportion requise a été probablement abaissée de notre temps par le développement des chemins de fer et la diffusion de la presse. Réserves faites pour ces exceptions et quelques autres, l'expérience témoigne d'un lien effectif et d'une loi de progression concordante entre la densité de la population et la vigueur du sentiment national.

que la Nouvelle-Angleterre et la Virginie (1) qui aient une population un peu considérable relativement à leur superficie. Or ce sont ces colonies qui prennent la tête dans la lutte pour l'indépendance. Les autres suivent avec indifférence ou même à contre-cœur. Elles ne trouvent la force ni de résister au mouvement ni de s'y associer avec énergie. L'esprit public circule mal dans cette matière trop raréfiée. Après 1800 et jusque vers 1850, la zone que borde l'Atlantique gagne rapidement en densité. Concurremment, lee sentiments provinciaux et régionaux y prennent une vigueur sigulière. Toutefois, la difficulté et la lenteur des communications (2) sont cause que la distance conserve encore une force d'obstruction considérable qui empêche les patriotismes de se déployer largement, de s'unifier, et contribue à les maintenir dans les limites de particularismes d'État plus ou moins étroits et fermés. Aussi pendant toute cette période le sentiment fédéral, au lieu de croître, va s'affaiblissant. Vers 1860, les États formés sur l'ancien territoire du nord-ouest (Théo Indiana, Michigan, Urs'contré), comptent presque autant d'habitants que l'ensemble des États du centre, plus de deux fois autant que la Nouvelle-Angleterre. Ils sont devenus capables d'esprit public, ils se conçoivent comme les défenseurs du travail libre et sont l'âme de la résistance aux prétentions du sud. On a remarqué que la plupart des hauts fonctionnaires du gouvernement fédéral d'alors à commencer par le président étaient originaires de cette région. Quant à l'Ouest, on n'y rencontre même pas de patriotisme provincial. La population y est trop diffuse pour que la société puisse s'organiser solidement et une conscience collective s'éveiller. Il n'y a

(1) La Virginie contenait alors 1/5e de toute la population coloniale (Mc' Master, I). Elle resta jusqu'en 1810 l'État le plus peuplé de l'Union.

(2) En 1817, on mettait 5 à 6 jours pour aller de New-York à Washington, 84 pour aller par terre de New-York à la Nouvelle-Orléans (*De la puissance américaine*, G.-T. Poussin, 1843).

là que des pionniers qui s'avancent individuellement sans regarder derrière eux. « Le peuple est moins capable de se gouverner qu'il y a vingt-cinq ans », disaient en 1836 à Miss Martineau, les chefs du parti démocrate, et ils attribuaient à la dissémination croissante des colons cette diminution de l'aptitude politique.

De nos jours (1), la même zone côtière élargie, c'est-à-dire embrassant, outre les 13 États de 1789, les nouveaux États formés dans la limite de leurs concessions primitives, particulièrement les États des lacs, est la seule où se rencontre, avec une population suffisamment serrée et cohérente, un esprit politique d'une certaine tenue. Ce caractère est particulièrement remarquable dans le Massachusetts, le Connecticut et Rhode Island, les seuls États avec New-Jersey où la densité soit supérieure à la densité moyenne de la France. Une seconde section, où la densité est au-dessous, mais voisine de la nôtre, comprend les puissants et progressifs États du centre (New-York, Pensylvanie, Ohio, Maryland, Delaware). A la suite s'échelonnent les États des lacs qui ont entre le quart et la moitié du nombre moyen d'habitants correspondant à une superficie égale en France. Au-dessous du quart, la statistique rangeait encore, en 1880, 29 États ou territoires, dont 18 comptaient moins de 10 habitants au kilomètre carré. C'est le cas d'une partie des États méridionaux et de toute la région au delà du Mississipi. Mais au sud, la fusion s'est faite néanmoins entre les hommes, parce que l'arrêt de toute immigration les a livrés tout entiers à des influences identiques et continues qui les ont rapidement assimilés. Dans l'ouest, des colons différents par l'origine, la race, la langue, largement disséminés, courbés chacun sur sa tâche, incessamment troublés dans leurs connexions naissantes par l'interposition de nouveaux venus, ont eu jusqu'à ce jour

(1) *Census* de 1880.

peu de facilité à se reconnaître et à se fondre, à former un corps, une unité organique et consciente. L'action était trop faible et trop intermittente entre des particules humaines à ce point espacées et glissantes. Les États de l'Ouest ne peuvent pas être de vraies nationalités parce que ce sont à peine des sociétés. Je les définirais plutôt des rassemblements où chaque individu s'isole, une sorte de sable d'hommes que grossit longtemps le vent qui passe, sans y produire une cohésion durable. Un souffle plus fort qui le soulèvera par aventure pourra le masser pour un jour et le faire retomber en une sorte de bloc écrasant qui se désagrégera de lui-même par sa chute. C'est ce qui s'est passé lors du mouvement des Granges en 1873.

Il y a dans ces groupes formés au hasard des courants subits et violents ; il n'y a pas d'opinion commune organisée, tempérée et constante pouvant servir de moteur régulier, tant pour mettre en branle que pour arrêter à propos leur inertie. L'absence d'un esprit public un peu élevé et un peu consistant est l'un des traits les plus marqués de leur caractère. Économiquement, l'Ouest est d'un prix infini pour l'Union. Politiquement, c'est pour quelque temps encore une non-valeur ; on pourrait le comparer à un fardeau mal posé que l'Union est obligée de porter et qui la fait sortir à chaque instant de l'équilibre. Les politiciens épuisent leur adresse à saisir cette matière éparse et fuyante qui ne donne pas prise. Il est piquant de les entendre, dans leurs rapports avec tel ou tel des États transmississipiens : ils lui parlent comme à quelque enfant terrible, à une créature égoïste, inconsciente et bornée, dont il faut amadouer la mauvaise humeur par des caresses, surprendre la naïveté par quelque grand mot débité et répété avec assurance, tromper l'avidité par des appâts qui peuvent d'ailleurs être grossiers sans que l'innocent fasse plus de difficulté de les happer. Le rapide peuplement de ces régions aura changé tout cela avant le premier tiers du XXe siècle.

III

Ici se place un autre fait du même ordre : c'est le rapport de la population agglomérée à la population dispersée, autrement dit de la vie urbaine à la vie rurale ; à quoi il faut ajouter le nombre comparatif des très grandes villes. Les Américains ont été longtemps, en presque totalité, des propriétaires fonciers vivant sur leurs domaines. C'était encore la condition générale à l'époque et au témoignage de Jefferson. Le commerce ne florissait alors que dans quelques ports heureusement situés. L'industrie n'existait pas. Elle n'a commencé à paraître qu'après la guerre de 1812. Le développement des villes et des grandes agglomérations est lié à celui de la production industrielle ; aussi a-t-il été tardif et d'abord très lent. Mais l'impulsion une fois donnée, l'accélération a été prodigieuse. En 1800, le nombre des cités ou bourg de 8,000 habitants et au-dessus n'était que de 6 ; et le rapport de la population urbaine à la population recensée de 3.9 p. 0/0. En 1880, il y a 285 villes de plus de 8,000 habitants et 22.5 p. 0/0 de la population américaine y réside (1). Quant aux grandes villes, il n'y en avait encore que 2 ou 3 à la fin du XVIIIe siècle. Il y en a aujourd'hui presque deux fois plus qu'en France. Pour 80 villes entre 20 et 100,000 habitants que nos statistiques relèvent, les États-Unis en ont 100. Ils en comptent 24 contre 12 au-dessus de 75,000, 15 contre 10 au-dessus de 100,000, 8 contre 4 au-dessus de 250,000, 4 contre 1 au-dessus de 500,000 (2). Ces chiffres sont empruntés au Census de 1880.

(1) Ces chiffres s'élèvent respectivement à 443 et 29,12 p. 0/0 en 1890. — Voir *Quarterly Journal of Economics*. Janvier 1890.

(2) L'exemple le plus saisissant est celui du Massachusetts, jadis le type des États agricoles. La population urbaine qui était de 11 p. 0/0 en 1780 s'élevait en 1880 à 60 p. 0/0 et Boston contenait à lui seul plus du cinquième de la population totale de l'État. Le dernier recensement

Le Census de 1890 fait ressortir les nombres suivants. — 39 villes au-dessus de 75,000, 28 au-dessus de 100,000, 3 au-dessus de 1 million.

La distribution géographique de ces agglomérations humaines n'est pas moins significative. Dans plusieurs des anciens États (New-York, New-Jersey, et Massachusetts) la population urbaine excède 50 p. 0/0. En outre, tous les grands centres se trouvent dans la zone cis-mississipienne du centre et du nord-est. Il n'y a de ville populeuse au sud de Baltimore et de Saint-Louis que la Nouvelle-Orléans ; il n'y en a pas dans l'ouest au delà du Mississipi. En résumé, un contraste démographique très marqué oppose aujourd'hui la section orientale et la section occidentale des États-Unis. Une transformation profonde s'est poursuivie depuis un siècle dans le genre de vie et les habitudes de l'Américain de l'est. Il tend à devenir de plus en plus un citadin, tandis que l'habitant du sud et surtout de l'ouest est demeuré un rural. Le premier est plus citadin, le second plus rural que la moyenne de nos Français. Ecart et opposition de grande conséquence !

En effet, les villes moyennes, les grandes villes et surtout les capitales sont chez un peuple naissant comme de puissants appareils où se forme rapidement et se dégage avec ampleur le sentiment national.

Lorsque le gros de la population urbaine se recrute graduellement dans le pays lui-même, cette matière homogène et déjà cohérante est la première à s'illuminer d'une conscience collective qui a pour fin le bien de l'État. Dans ces carrefours bruyants où les hommes se coudoient et conversent sans cesse, la vie est plus chaude qu'ailleurs, les cerveaux plus actifs la parole plus vive, l'âme plus sensible

(1890) a accusé un nouvel accroissement des villes, alimenté par un nouvel exode de la population des villages. — Dans Rhode-Island, la proportion de la population urbaine est en 1890 de 63 p. 0/0.

à la sonorité des grands mots. Entre hommes qu'unissent déjà la langue, la race, l'attachement de plusieurs générations au même sol, les préjugés de classe, les intérêts locaux et spéciaux sont vite las de se heurter ; ils se flattent de plus sûrement vaincre sous un drapeau vu de plus loin ; ils sont donc très vite amenés à prendre les couleurs de l'intérêt général, à l'avouer pour arbitre ou pour conciliateur. La presse, qui a son siège dans les grands centres, propage dans tout le pays ce principe d'inféodation au bien public, semence du patriotisme. Il faut la Ville, pour que la Campagne apprenne à voir et à aimer au delà de l'étroit district dont tous les habitants se connaissent entre eux. Le paysan égoïste et borné qui visite, ne fût-ce que deux fois par an, ces grands foyers, en rapporte une vue plus large des choses, l'impression qu'il y a une utilité générale et que cette utilité doit l'emporter sur tous les intérêts particuliers. Cette impression ne serait pas née s'il était resté chez lui ; elle prend du relief par sa rareté même et ressort plus nette de jour en jour sur la plate uniformité de l'existence rurale.

Dans les États de l'Ouest, la Californie mise à part l'absence de grandes cités, le caractère exclusif d'entrepôts et de marchés agricoles de la plupart des villes sont sans doute un obstacle à ce que jusqu'à ce jour un sentiment national énergique et posé ait pu se former dans cette région. Il faut attendre. Dans l'est, au contraire, les villes américaines ont été longtemps d'actives éducatrices de la conscience collective, provinciale ou nationale. Sièges d'une société organisée et complète, les grands centres étaient, aux jours de crise ou dans les circonstances graves, des répercuteurs et des multiplicateurs d'une singulière énergie. On a pu dire de Boston qu'il a été un moment comme l'âme vaillante du Massachusetts. L'Amérique lui a dû son indépendance.

Il est douteux qu'aujourd'hui capitales et centres urbains

de l'Est soient encore aptes à remplir ce rôle. La promiscuité de l'élément natif et de l'élément exotique et le rapide accroissement du second contrarient ou énervent l'action du premier (1). N'était la force de l'impulsion acquise, le poids de la tradition, l'empire despotique de ce *decorum* que les anciennes familles, qui se tiennent et forment l'opinion, sont naturellement appelées à définir pour des hommes nouveaux et isolés, il n'y aurait dans les villes qu'anarchie intellectuelle et morale. Quel sentiment collectif un peu profond pourrait subsister dans ce même Boston, qui compte plus d'étrangers entre quarante et soixante ans que d'Américains du même âge, et à New-York où sur cinq personnes au-dessus de trente-cinq ans que vous rencontrez dans la rue, il y en quatre nées hors des frontières (2).

Ce dernier trait nous conduit à examiner de plus près et dans tout le pays la composition de la population. Que si l'on considère comment elle s'est formée et grossie depuis un siècle et par quels efforts elle continue à s'accroître, il semble que c'est surtout d'elle qu'on peut dire, bien plus justement que de Foë ne l'a fait du peuple Anglais qu'elle est faite de la boue de toutes les races. Aucun peuple, décomposé en ses éléments, ne présente un assortiment plus complet des variétés ethniques, des langues, des religions qui existent dans ce monde. Aucun ne semble plus éloigné de cette homogénéite où l'on est enclin à voir l'antécédent et la condition, où il serait plus juste de reconnaître l'effet et le signe d'une forte constitution nationale.

Et pourtant il y a, en plus d'un sens, de l'homogénéité

(1) Les grandes villes contiennent plus de la moitié de l'élément étranger.

(2) *Rise of American cities* dans le *Quarterly Journal of Economics*. A Boston, en 1885, 31 p. 0/0 seulement de la population étaient nés de parents américains, 30 p. 0/0 à Lowell, 22 p. 0/0 à Lawrence (Mayor Smith, *op. cit.*).

dans la population des États-Unis. Tous les observateurs ont signalé ce caractère, dès avant la guerre de l'Indépendance. Tocqueville a été jusqu'à dire que les habitants résidant aux extrémités de cet immense territoire se ressemblent plus entre eux qu'un Breton et un Normand, par exemple dans l'uniformité supposée de notre France.

Plusieurs causes expliquent cet air de *famille*. Je n'en retiens pour le présent qu'une seule qui est à sa place dans une étude démographique. C'est l'influence du climat. Le climat n'a pas la vertu de créer une nation, mais il a celle de la préparer en façonnant une variété ethnique. Tous les hommes de souche et de langue différentes juxtaposés par l'immigration, l'action de l'atmosphère les a modifiés dans le même sens, eux-mêmes ou leur postérité ; elle les a peu à peu rapprohés et en grande partie fondus dans une variété ethnique nouvelle. Il est constant que, sur une grande partie du territoire, le ciel habituellement serein et lumineux, l'air sec et électrique, les grands écarts de température maxima et minima, resserrent les tissus, affinent le squelette, font grisonner la peau, rapetissent les pieds et les mains, (1), font saillir les apophyses, creusent l'orbite, sculptent les chairs par le cleef des os, exaltent l'activité nerveuse et produisent une capacité d'endurance supérieure à celle des autres peuples. On peut d'autant moins douter que ces changements soient l'effet du climat qu'ils ont constamment tendu à rendre l'Américain blanc plus semblable, non pas à l'élément ethnique prépondérant je veux dire l'Anglo-Saxon, mais à l'Autochtone, à l'Indien peau rouge (2) avec lequel il n'y a pas de croisement. C'est

(1) Il résulte des renseignements qui m'ont été fournis par un exportateur de gants à New-York que les pointures 5 1/2 et 5 3/4 qui sont demandées dans une proportion de 20 à 25 p. 0/0 pour l'Amérique, représentent en Europe de 5 à 7 p. 0/0 de la demande.

(2) Voir Gaullieur, *Études américaines*, prof. Shaler (*Scribner's magazine*, novembre 1890).

donc bien le milieu physique qui, directement et immédiatement, a façonné les uns comme les autres (1).

Le volume et la qualité de l'immigration, ses fins et ses mobiles, la rendent plus ou moins propre à confirmer ou à rompre l'homogénéité de la nation. A l'origine les procrits religieux, les réfugiés politiques, qui ont fourni les premiers contingents de la colonisation, pouvaient différer notablement entre eux par les opinions et les croyances ; ils n'en appartenaient pas moins à un même type humain, dont les caractères invariables étaient l'énergie indomptabie, la force des convictions, le besoin de liberté, la passion du nouveau. Les contingents postérieurs paraissent avoir obéi à des impulsions moins élevées ; ajoutez qu'ils étaient formés d'éléments plus divers. Mais la vigueur de la volonté, l'esprit d'aventure et le goùt du lucre leur composaient encore une physionomie commune très déterminée et très apparente. Jusque vers le milieu du sièJle, ce sont encore des tissus sains et vivaces capables de reprendre par la greffe que l'Europe cède au Nouveau monde ; plus tard et notamment après 1860 ce sont des cellules plus ou moins mortifiées et même nécrosées qu'elle lui jette. Les nouveaux immigrants sont dénués de tout acquis technique 76 p. 0/0 sont de purs manœuvres, — illettrés — au Massachussetts sur 122,000 personnes sans instruction, il y a 108,000 étrangers, et c'est à cause d'eux que le coefficient de l'ignorance va croissant de décade en décade dans les États du nord-est, — immoraux, — au Massachussetts, les étrangers qui forment 27,1 p. 0/0 de la population, fournissent 46 p. 0/0

(1) M. Gaullieur signale le fait que les races animales en Amérique sont de plus petite taille que les mêmes races ou les races analogues en Europe. Le docteur Brocon-Séquard a observé, de son côté, que les animaux américains, de même que l'homme, supportent mieux les blessures que leurs pareils de l'ancien monde et qu'il faut, pour amener la mort, des lésions beaucoup plus profondes.

des prévenus, — dégradés dans leurs habitudes de vie, — les Polonais, les Italiens surtout, habitent entassés dans des taudis infects et se nourrissent de croûtes de pain, de fruits de bière gâtée. C'est comme une proie préparée pour le Sweatin-System, et en effet leurs patrons les mettent en concurrence avec les femmes pour la couture. Bien peu, dans cette masse disparate, élèvent leur pensée au-dessus du gain sordide, de la mince épargne, ou même du pain quotidien. S'ils ne corrompent pas toujours par leur contact les éléments natifs plus sains, il les déplacent en partie par la concurrence et, surtout, ils contribuent à abaisser leur type de vie avec le chiffre des salaires (1). Ajoutez qu'ils comptent 60 p. 0/0 de mâles et 70 p. 0/0 d'adultes, en sorte qu'ils ne tardent pas à peser dans la balance électorale pour plus que la proportion qui correspond à leur nombre, particulièrement dans les 14 États qui les admettent au vote sur la simple déclaration qu'ils ont l'*intention* de se faire naturaliser. Ce sont des mercenaires à bon marché qui s'offrent aux politiciens, et la qualité de ces troupes n'est pas de nature à relever et à épurer les mœurs de l'armée politique.

Il serait vain d'attendre de ces gens arrivés d'hier un sentiment de fraternité à l'égard des natifs et un attachement sans partage à leur nouvelle patrie. Aussi le législateur a-t-il, en 1882 et en 1885 édicté des dispositions restrictives pour circonscrire l'immigration pauvre par laquelle l'Europe se débarrasse de ses rebuts. Ces afflux répétés d'une matière à ce point inerte et passive, ne sont

(1) L'abaissement du « Standard of living » dans les mines de Pennsylvanie, dans les manufactures de l'Ohio et de la Nouvelle-Angleterre, dans les lumbercamps du Michigan, était signalé en 1888 par T.-V. Powderly (*N. Americ, Review*). A cette occasion, l'auteur opposait entre elles l'immigration d'avant et d'après 1860, jugeait la première bienfaisante, la seconde pernicieuse.

pas de nature à modifier les formes du caractère américain, mais ils n'enrichissent pas le fond. Comme les précédents apports, ils doivent plutôt tendre à l'appauvrir et à débiliter le tempérament national, sans que les apparences soient promptes à s'en ressentir et à révéler ce changement intime. Les optimistes répètent avec une complaisance marquée qu'il y a un type américain doué d'une force plastique singulière, qui attire à lui et transforme à son image les éléments fournis par l'immigration, de sorte qu'à la seconde génération, rien ne trahit plus leur origine. Le fait peut être exact sans avoir le sens favorable qu'on lui prête. Ne supposons pas, en effet, que cette aptitude à tout transporter en sa substance, indique nécessairement un état de société propice à l'éclosion d'une nationalité complète et vivace. Il faut, au contraire, beaucoup de différences accusées, comme substraction à la riche unité d'une nation. Trop d'homogénéité, dans une société comme dans un corps vivant, est le signe d'une organisation inférieure. Les causes qui font que depuis près de cinquante ans, l'énorme flot de l'immigration est bu si rapidement par le sol, sans que, l'instant d'après, il y paraisse à la surface, c'est d'abord l'ouverture des immensités de l'Ouest par les annexions et les chemins de fer, puis l'impétueux exode de tout un peuple, possédé d'une idée et d'une passion unique : l'amour du gain, enfin, l'inconsistance de ces 15 millions d'hommes de plus en plus pauvres et incultes, que l'Europe a versés dans le courant depuis 1860.

Où ces misérables, ces déracinés auraient-ils puisé la force de résister à l'action non du milieu social, qui agit peu sur ces individus, épars et isolés, mais du milieu physique et surtout du milieu économique, simplifié qui les entoure et les presse. Le puissant balancier qui les timbre d'une estampille américaine, c'est l'unité et la simplicité de sa fin nationale, laquelle consiste pour le présent à mettre en valeur un énorme capital foncier, et cette empreinte

faite d'un seul trait, en quelque sorte, n'a pas de peine à marquer sur la substance tendre et maléable, qui est soumise à la frappe. Quoi d'étonnant en somme, que cette matière amorphe en quelque sorte, se soit adaptée, comme les éléments plus anciens, à la fin unique qui les tirait à elle — l'exploitation d'un territoire vierge — et que bientôt les uns et les autres aient paru tous semblables entre eux. Ce n'est pas tant la société, une société fortement organisée, qui les remodèle à sa ressemblance, c'est le même souverain bien terrestre, le même idéal économique, qui, agissant sur eux, les transforme individu par individu. C'est la nature, c'est la force des choses, bien plus que la nationalité qui prouve sa force, en imprimant sur eux son sceau, d'autant plus rapidement que la cire est plus molle, d'autant moins profondément, ajouterai-je, qu'elle est presque déliquescente. Tous se retrouvent américains de sentiment, de façon et d'habitude, après un délai dont la brièveté étonne. Mais l'américanisme dans son ensemble, présente des caractères de plus en plus simples et touchés, parce qu'ils sont de plus en plus appauvris et réduits, de moins en moins harmonieux et sains.

Il y a d'ailleurs une raison de douter que l'homogénéité nationale soit aussi parfaite dans le présent et aussi assurée pour un prochain avenir, qu'elle ne l'était au commencement du siècle. Ici intervient la question de la race des immigrants et de leur nationalité d'origine.

IV

J'ai fait voir tout à l'heure que les noyaux ethniques du XVIIe siècle s'étaient lentement fondus dans la masse anglo-saxonne. L'opération était consommée avant la guerre d'Indépendance. Après l'émancipation, et jusque vers le milieu du siècle, l'immigration procéda surtout d'Angleterre et d'Écosse. Elle apportait aux États-Unis des élé-

ments en majorité identiques à la population déjà établie. Celle-ci se les assimilait rapidement et ils l'aidaient à réduire le petit nombre d'éléments disparates arrivés avec eux. L'homogénéité se reconstituait donc rapidement après chaque infusion de substance nouvelle. Le mélange n'était cependant pas si rapide qu'il n'y eût une période pendant laquelle les éléments encore non assimilés formaient dans le corps électoral un groupe ignorant, indifférent et vénal que poussaient aux urnes des politiciens sans scrupule. Après 1846, le mal est plus aigu et plus senti ; l'idée se fait jour que l'immigration n'est pas sans inconvénient, qu'elle peut troubler le jeu régulier des organes politiques et vicier plus ou moins le sang de la nation. Cette idée prend corps dans le parti de Know nothings (1856) ; mais elle ne peut résister longtemps aux nécessités économiques de tout un continent inoccupé qui demande des hommes, toujours plus d'hommes, et ne semble jamais près d'en être rassasié. Le parti languit et se dissout rapidement. Vers le milieu du siècle, l'immigration devient plus considérable ; elle change peu à peu de composition et de caractère. Premièrement, elle s'élève graduellement à un demi-million par an en moyenne ; l'absorption et la digestion d'une telle masse sont naturellement difficiles et un peu lentes (1). En second lieu, la proportion de l'élément anglo-saxon décroît régulièrement ; la majorité est formée de plus en plus d'éléments celtiques, germaniques, latins et slaves très disparates et plus ou moins réfractaires. Ce sont les Irlandais qui prennent la tête, après la terrible famine de 1846 ; ils arrivent par centaines de mille (2). Plus récemment, ils

(1) Dans un article de juin 1887 de la *North American Review*, le général John Pope signalait la remarquable aptitude du pays à s'assimiler l'immigration avant la guerre civile. Depuis, l'immigration plus nombreuse et formée d'éléments moins purs, paraît s'assimiler plus difficilement.

(2) Entre 1840 et 1850, ils formaient 41 p. 0/0 de l'immigration.

sont dépassés par les Allemands et ceux-ci tendent à l'être à leur tour par les Italiens grossis des Tchèques, des Polonais et des Russes (1). Il est clair que ces nouveaux venus ne sont pas disposés à se séparer de leurs frères de même race arrivés avec eux, ni de ceux qu'ils retrouvent déjà établis. Ils se fixent au même lieu, notamment dans les grandes villes ; tous font corps ensemble et à part, s'entretiennent dans les mêmes habitudes d'esprit et de vie, se confirment dans leurs sympathies ethniques et perpétuent leurs communs souvenirs. Leur masse les protège contre l'action du milieu américain ; elle se désagrège lentement sur les bords, mais le centre reste longtemps intact. L'État de New-York ne compte pas moins de 500,000 Irlandais et la ville même de New-York 200,000. Il y en a 225,000 en Massachusetts et 65,000 à Boston. Chicago groupe 75,000 Allemands. Il y a 40,000 Suédois en Minnesota. Ainsi les noyaux ethniques de la première période de la colonisation reparaissent, démesurément grossis. L'influence de la grande société ambiante n'entame pas facilement ces multitudes serrées; ce sont à elles seules de petites sociétés qui se suffisent. Allemands de Chicago, Irlandais de New-York n'épousent guère d'Américaines ; ils se marient avec des femmes de leur race (2), ils ont leurs églises, leurs pasteurs, nombre de journaux écrits dans leur langue ; ils gardent des rapports avec leur patrie d'origine, font écho à ses fêtes commémoratives, appellent auprès d'eux leurs parents ou leurs amis en faisant les frais du passage. Les Irlandais soutiennent de leur argent les efforts de leur pays pour conquérir l'autonomie. On a pu dire qu'ils avaient

(1) Les Allemands qui formaient 36 p. 0/0 de l'immigration entre 1850 et 1860 ne forment plus que 26 p. 0/0 environ (entre 1870 et 1880).

(2) Sur 10,000 Irlandais mariés établis à New-York, 9,441 avaient des femmes nées en Irlande. Observation analogue pour les Allemands de New-York, les Scandinaves du Wisconsin et du Minnesota (Mayo Smith).

fondé aux États-Unis une seconde Irlande, plus peuplée que l'ancienne, et leur rêve est d'arracher celle-ci à l'Angleterre. Les politiciens de chaque parti flattent ces sentiments pour attirer à eux une fraction si considérable du corps électoral ; en les flattant, ils les entretiennent et les fortifient. A supposer que ces émigrés allemands ou irlandais et surtout leurs fils soient de bons Américains, attachés sans esprit de retour au sol du Nouveau Monde, ils n'en auront pas moins longtemps encore deux patries. Notre patriotisme peut être figuré par un cercle qui n'a qu'un centre ; le leur peut l'être par une ellipse à deux foyers. Ils s'envisagent pour une grande part comme des colonies, très satisfaites de leur nouvel établissement, très décidées à se maintenir distinctes de la métropole, mais fidèles pourtant au pays de leurs ancêtres, fières de sa gloire et touchées de ses malheurs. Une patrie veut pour elle seule tout le cœur de l'homme. Ce partage de sentiments n'est certainement pas une cause de force pour le patriotisme américain, tant provincial que fédéral, et les États-Unis en ont eu la preuve répétée dans l'histoire de leurs relations avec les puissances étrangères. Les exigences et les démonstrations indiscrètes des Irlandais, par exemple, les complaisances que les hommes d'État n'ont pas cessé d'avoir pour eux, auraient été qualifiées partout ailleurs d'antinationales. Elles sont cause que la politique américaine la plus récente a presque toujours manqué de suite et de crédit, et elles auraient même pu créer des complications, si l'Amérique n'était pas si loin de l'Europe.

Tandis qu'à l'est, au nord-est et au centre, abondent et grossissent des noyaux ethniques encore attachés au vieux monde, le sud voit croître sur tout son territoire une race d'hommes qui n'a encore qu'une nationalité nominale et qui ne semble pas près de se fondre dans la société environnante. Les 14e et 15e amendements à la constitution ont

en vain proclamé l'égalité politique et civile des nègres et des blancs ; les mœurs mettent à néant les effets de la loi. Le noir a le droit de suffrage, mais il renonce généralement à voter : les blancs l'en découragent par la fraude et par la violence. Le mot : « C'est une question pour les blancs », suffit pour l'éloigner des urnes. Il est tenu à part dans les écoles, dans les hôtels, dans les chemins de fer. Autrefois, il pouvait passer pour un membre mineur de la nation ; la tutelle du maître était à la rigueur un lien entre lui et la race blanche. Il n'est devenu *légalement* citoyen en 1860 que pour tomber *socialement* dans la condition d'un étranger. Les blancs font tout ce qu'il faut pour que l' « affranchi » n'ait pas la présomption de se croire le fils de la même patrie que l' « ingénu ». Ils désavoueraient cette patrie le jour où les nègres prendraient au sérieux et pratiqueraient leurs droits et leurs devoirs de citoyens. Le danger serait immense s'il était vrai que cette populace d'outlaws fût destinée à grossir plus rapidement que la population blanche. A en croire le correspondant du *Times* (voir une série d'articles), la première se serait accrue entre 1830 et 1880 de 563,7 0/0 dans les huit États du Sud, tandis que la seconde n'augmentait que de 340.2 0/0. A ce taux, elle dépasserait en 1910 les blancs de 1 million de têtes. Ces évaluations n'ont pas été confirmées par les statistiques les plus récentes. Il paraît établi au contraire par les tableaux du mouvement de la population, que les blancs se multiplient beaucoup plus rapidement que les règles. L'inexactitude certaine du recensement de 1870, l'inexactitude présumée du recensement de 1890 rendent décevants tous les calculs fondés sur des données si contestables et nous contestons de fournir toute induction concernant la proportion des deux races dans un prochain avenir. Ce qui est hors de doute, c'est que les noirs forment actuellement plus de la moitié de la population dans trois États (Loui-

siane, Mississipi, Caroline du Sud) et qu'ils approchent de 50 0/0 dans cinq autres. Ce qui n'est pas moins constaté, c'est que les blancs n'y augmentent guère plus que les noirs par l'immigration. Si par l'exode des premiers et la concentration des seconds, composant une natalité inférieure, les noirs acquéraient un jour la prépondérance décidée du nombre dans les trois ou quatre États contigüs où ils sont massés, il deviendrait malaisé de les retenir dans l'insignifiance sociale et politique où on les refoule par des moyens peu avouables. Le péril est évident et prochain. J'ai montré que les Irlandais, les Allemands oscillent ou se partagent entre deux patries : ici, il n'y a qu'une seule patrie, provinciale ou fédérale, pour deux races *qui ne veulent pas avoir la même*. La preuve en est que le nombre des habitants des États du Sud nés hors de ces États diminue d'année en année. Il y a, au contraire, une émigration blanche, tandis que le nègre ne sort guère des terres basses et chaudes qui sont comme sa station naturelle.

IV

En somme, les conditions démographiques des États-Unis sont un peu ingrates pour le présent, sans être décourageantes pour l'avenir. A l'ouest, sur les deux tiers environ du territoire, la population est encore trop peu compacte, trop peu homogène et trop peu stable pour que le patriotisme provincial ou national y devienne le sentiment plein, constant et vivace dont la vieille Europe nous offre plus d'un exemplaire. Le sud a plus de fixité, le nord et le centre plus de densité. Mais au sud, la présence de près de 50 p. 0/0 de nègres, dans une région étendue, crée un état d'incertitude et une impression d'anxiété qui obscurcissent les horizons du patriotisme. Au nord et au centre,

la prépondérance numérique d'une population d'étrangers adultes dans les grandes villes empêche ou trouble la formation de l'esprit public et produit éventuellement des courants antinationaux qui poussent la politique hors de ses voies normales. Il reste à considérer dans quelle mesure, les causes économiques, morales, sociales et politiques aggravent ou corrigent l'effet de ces conditions démographiques.

E. BOUTMY.
